

# Lausanne, le 11 septembre 1880

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 37

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-185908>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 11 Septembre 1880.

Depuis que la chasse est ouverte, les journaux ne tarissent pas en anecdotes de tout genre sur les nombreux enfants de Nemrod qui passent leurs journées à traquer, avec plus ou moins de succès, quelque pauvre gibier. Après la belle-mère, le chasseur est l'être qui fournit aux chroniqueurs la plus ample moisson de plaisanteries.

La chasse a pourtant du bon ; excellent exercice, elle active l'appétit, fait circuler le sang et tend à supprimer le médecin, sauf pour les cas où le chasseur a servi de gibier à un compagnon maladroit, myope ou distrait.

La chasse a du bon, mais ne vous fiez pas trop aux récits de ceux qui la pratiquent et surtout de ces conscripts qui n'ont jamais tué que des corbeaux : « Rencontrez-vous avec eux le soir de l'ouverture, dit Bernadille, et ils vous en conteront ! D'ailleurs, regardez leur carnier : quelle rotondité imposante ! Quel embonpoint significatif ! Regardez, mais ne touchez pas ; car s'il vous arrivait de palper d'un doigt incivil et de sonder d'un œil indiscret les flancs de la mystérieuse gibecière, peut-être trouveriez-vous que le chasseur, au lieu de deux lièvres et d'une douzaine de perdreaux, n'a tué qu'un paletot et qu'une paire de bottes, et qu'il eût mieux fait d'emporter un sac de nuit.... Fions-nous, d'ailleurs, à leur savoir-faire ; pour rentrer dignement à la maison, aucun d'entre eux n'ignore comment le gibier qui a résisté à dix balles de plomb ne résiste jamais à une balle d'argent.

Se lever avant l'aube, déjeuner à la hâte, s'affubler d'un lourd fournement, et, son chien mal éveillé dans les jambes, son fusil sur l'épaule, s'acheminer au lieu du rendez-vous, parcourir bois et champs d'un pied infatigable, tantôt sous le soleil qui vous perce de ses flèches cuisantes, tantôt sous la bise qui bleuit vos joues et rougit votre nez, tantôt sous la pluie qui vous change en gouttière ambulante ; enjambrer les forêts et les broussailles, tomber dans les ravins, escalader les talus, grimper les côtes, fouiller les taillis, battre les buissons et les bruyères, abandonner aux ronces un fragment de son habit et de sa peau, avoir toujours le coup tendu et l'œil au guet, ne pas laisser une touffe d'herbe

inexplorée, courir tout à coup comme un Basque, emportant à la semelle de ses chaussures des motes de terre du poids de plusieurs kilos, puis rester immobile comme un Indien à l'affût ; tirer trente coups de fusil, le tout pour arriver, dans les bons jours, à tuer une alouette qu'on eût pu acheter pour soixante-quinze centimes, toute plumée et bardée de lard, chez le rôtiisseur du coin, et qui vous revient, en calculant le prix de la poudre, du fusil, du chien, du carnier, du permis, de l'octroi, etc., à quelque chose comme quatre-vingts francs l'une dans l'autre ; puis le soir, après cette belle expédition, rentrer tête basse, harassé, exténué, courbaturé, traînant la jambe, tirant la langue, crotté, affamé, pour subir encore les quolibets de l'ami que vous avez invité d'avance à venir manger votre gibier. peut-être même une réflexion désobligeante de votre femme et certainement un demi-sourire narquois de la cuisinière, qui se fera des gorges chaudes de votre maladresse avec la femme de chambre : voilà, en abrégé, ce qui s'appelle le plaisir de la chasse ! »

**Nos vignes***autrefois et aujourd'hui.*

## II.

Les anciens avaient classé la vigne parmi les arbres, à cause du volume auquel elle est susceptible de parvenir. Les grandes portes de la cathédrale de Ravenne sont construites en bois de vigne, dont les planches ont environ 3 mètres de hauteur sur 6 ou 7 centimètres d'épaisseur. On voyait autrefois au château de Versailles d'assez grandes tables formées d'une seule planche de vigne. De nos jours même un voyageur a trouvé sur le versant méridional du Liban un cep mesurant 30 pieds de hauteur ; et les grains de raisin de Syrie atteignent souvent la grosseur d'une prune.

La vigne est tellement vivace dans sa végétation, qu'en tout climat elle lance des rameaux à des distances prodigieuses. En Afrique, on voit les ceps traverser les fleuves, et ailleurs la vigne couvrir d'une seule tige des espaces considérables.

Ce sont les Phéniciens qui, les premiers, tirèrent la vigne des bords de la mer Noire, d'où elle se répandit ensuite en Grèce, en Italie, dans le territoire de Marseille, en Provence et sur les coteaux du Rhône, de la Saône, etc.